

"Le Bouclier Canadien-Français"

Par le professeur L.-J. DALBIS, Dr Sc,

Le Docteur Dalbis, professeur de Sciences à l'Université de Montréal, a publié, cette année, un ouvrage destiné à nous faire mieux connaître et de mieux en mieux comprendre chez ceux de ses compatriotes qui s'intéressent effectivement au Canada français.

Il étale les diverses phases de notre histoire nationale sous les signes symboliques du Lis, du Lion et de l'Érable. Et pour marquer le merveilleux de notre survivance française, sous un régime politique anglais, il dégage les leçons du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*.

Dans cette dernière partie, à la fois psychologique et documentaire, M. Dalbis relève les mouvements d'admiration et les témoignages de reconnaissance à l'endroit du romancier. Il rappelle ceux qui, au Canada et en France, ont contribué à populariser ce livre qui est une marge importante de notre histoire de colonisation.

Mais l'auteur du *Bouclier Canadien-français* semble ignorer que le principal monument élevé à la gloire de Louis Hémon est celui qui se dresse sur les bords de la rivière Péribonka, en face du couvent, dans le village même où se déroulent les principaux événements que l'écrivain a racontés.

C'est en 1919 que notre Société des Arts, Sciences et Lettres a pris, la première, l'initiative d'une souscription, qu'elle organisa le pèlerinage au pays des Chapdelaine et qu'elle fit, au milieu d'une apothéose mémorable, le dévoilement du monument commémoratif de Louis Hémon. La Société des Arts, Sciences et Lettres avait prélevé des fonds sur son propre trésor et obtenu les apports du Gouvernement provincial et ceux de deux conseils de comté du Lac Saint-Jean. On sait le dévouement que déployèrent, durant plus d'une année, les directeurs d'alors et plus particulièrement notre secrétaire perpétuel, Damase Potvin. Le Consul général de France, M. Ponsot, le Ministre de la Colonisation, M. Perreault, plusieurs sommités littéraires, artistiques, politiques et municipales, une imposante délégation de la Société des Arts, Sciences et Lettres, toute la population de cette région du Lac, étaient venus honorer la mémoire d'un Français qui s'était plu au milieu d'eux et qui voulut raconter à son pays les caractères d'énergie, de sentiment et de moralité de nos colons du Nord.

Il nous semble bien que cet événement méritait d'être sousigné dans la synthèse de M. Dalbis; qu'elle revêt une importance autrement considérable que la pose d'une épitaphe au cimetière de Chapleau, en un endroit très vague où il est moins que probable que ce pauvre mansolée fournisse une indication précise.

On saurait également que la documentation la plus abondante et la plus sûre, au sujet des héros et de l'auteur du roman désormais célèbre, a été colligée et vérifiée non par quelque promeneur que cite M. Dalbis, mais par les soins de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Aussi, est-ce bien à nos trésors qu'on a dû recourir à maintes reprises et nous les avons ouverts avec joie au bénéfice des amis de cette cause littéraire. Nous aurions éprouvé une satisfaction bien légitime et naturelle si on avait daigné nous en donner crédit, dans un ouvrage de la portée que peut atteindre le dernier livre du docteur Dalbis.

Alphonse DÉSILETS,

Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqure.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

FINANCES ET FINANCIERS.— RENTES ET RENTIERS

Ecrit spécialement pour *Le Terroir* par M. Jos.-S. BLAIS, argentier.

FINANCES ET FINANCIERS.— La question financière a pris de nos jours une importance qu'elle n'avait pas auparavant. Le mot *finance* résonne constamment à nos oreilles. C'est une chose qui joue un rôle immense dans la vie de chacun de nous. Quand le budget familial est équilibré, s'il reste un excédent, où et comment est-il plus avantageux de l'employer? Le confier à la banque, le placer sur hypothèque ou acheter des valeurs mobilières? Nous considérerons une seule de ces alternatives et nous étudierons différents problèmes de la finance au point de vue de la formation d'un portefeuille de valeurs mobilières.

De nos jours, beaucoup des biens de ce monde sont représentés par des morceaux de papier dont chacun incarne une créance sur un État, sur un particulier, sur une société, ou bien sur une fraction de propriété foncière, commerciale, agricole et industrielle. Quelques centaines de piastres suffisent à un modeste ouvrier pour l'intéresser à une banque, à une compagnie de chemins de fer, à une usine, à une entreprise quelconque de quelque ordre ou de quelque grandeur qu'elle soit, et qui font de lui un financier.

AUTREFOIS, AUJOURD'HUI.— Nos compatriotes sont mal renseignés en général sur les avantages du placement mobilier. En effet, il y a à peine dix ans, l'obligation financière n'était connue que de rares initiés. Il a fallu l'Emprunt de la Victoire, avec toute sa réclame retentissante et ses moyens ostentateurs de distribution, pour faire entrer au portefeuille de nos gens des valeurs de l'État.

Aujourd'hui encore, les prêts de main à main, sans reconnaissance d'aucune sorte, les emprunts sur billets à demande, les hypothèques à longs termes sur les terres de parents ou de voisins dans le rang proche ou dans la paroisse d'à côté, le tout échéant à la Toussaint, constituent, dans nos vieilles paroisses, le seul mode de faire produire des fonds en disponibilité. Au surplus, combien de capitaux restent enfouis dans le bas de laine ou dans la commode? Dans les villes, les grandes maisons de banque ont fait l'éducation de certains groupes, mais le placement mobilier n'a pas pénétré dans la masse.

RENTES ET RENTIERS.— Nous avons soutenu en d'autres endroits que notre peuple ne pratique pas suffisamment l'économie. Cependant le paupérisme est pratiquement inconnu chez nous. Le grand défaut de nos compatriotes est le manque de prévoyance. Il est frappant dans toutes les manifestations de notre vie quotidienne, mais, surtout, lorsqu'il s'agit d'obtenir des capitaux amassés le rendement qu'ils méritent.

Quelle différence avec ce qui se passe en France, le pays merveilleux de l'épargne, le paradis des rentiers! Tout Français aspire un jour à vivre de ses rentes, et les sacrifices qu'il s'impose pour parvenir à ce but constituent la plus forte vertu de la race et la source la plus féconde de la richesse du pays. En 1910, il y avait, en France, un million et demi de rentiers entre lesquels le 3% perpétuel était réparti. De plus, l'incomparable épargne française possédait 6 milliards de valeurs à lots, 33 milliards d'obligations de chemin de fer, 20 milliards d'actions industrielles, 35 milliards de titres étrangers.

Jos. S. BLAIS,
de la S. A. S. L.